Maria Graciete Besse, *Lídia Jorge et le sol du monde*, Paris, L'Harmattan, 2015, 267 p.

Maria Araújo da Silva

Dans cet essai consacré à l'œuvre de Lídia Jorge, Maria Graciete Besse parcourt l'ensemble des écrits de cette grande écrivaine portugaise contemporaine pour y interroger la construction d'une éthique déclinée au féminin, mettant en lumière la profonde cohérence qui se dégage de l'ensemble de ses écrits.

Le titre *Lídia Jorge et le sol du monde* rend hommage à un magnifique texte de la romancière évoquant un lointain souvenir d'enfance qui l'a conduite au « *sol du monde* » (p. 25), que Maria Graciete Besse parcourt et dépouille minutieusement en s'appuyant sur un vaste appareil critique allant de l'esthétique à la philosophie, en passant par la mythologie et la psychanalyse, parmi tant d'autres.

Dans cette étude divisée en trois parties – la mémoire archaïque ou les sujets vulnérables ; la responsabilité face à la violence du monde ; l'attention à la précarité humaine –, Maria Graciete Besse analyse très justement la façon dont Lídia Jorge, toujours portée par la tentation de l'éthique, observe le réel pour nous livrer un portrait saisissant du Portugal colonial et postcolonial, marqué par de profondes mutations politiques, sociales et culturelles. Aussi s'intéresse-t-elle à la manière dont la romancière entre dans la réalité ordinaire, accordant une large place aux oubliés de l'Histoire, aux voix étouffées dans une société patriarcale profondément marquée par le poids des traditions et de la religion.

Maria Graciete Besse interroge d'abord la mémoire archaïque particulièrement présente dans certains romans qui mettent en scène une population rurale profondément attachée aux traditions et aux superstitions, où les temps primordiaux sont convoqués pour nourrir les enjeux d'une quête identitaire conjuguée au présent, enracinée dans le passé et tournée vers l'avenir. Elle montre combien le pouvoir de l'archaïque, transmis par l'héritage culturel, résonne de tout son poids par le

biais de références à des épisodes et des figures mythiques ou par le recours à un bestiaire légendaire pour dire l'histoire individuelle et collective de la modernité inscrite dans un mouvement spiralé qui fonctionne comme catalyseur d'un questionnement sur le devenir.

La question identitaire revient avec insistance dans de nombreux romans, façonnée dans l'entre-deux du Soi et de l'Autre, du rural et de l'urbain, de la tradition et la modernité, que Maria Graciete Besse retrace avec un grand souci de cohérence et de précision, dessinant une cartographie où s'inscrivent des êtres vacillants en quête d'affirmation et d'affranchissement, marqués par la violence des déchirures et des pertes. Ainsi qu'elle le démontre, les territoires du féminin peuplés de désirs, de fantasmes et de peurs, largement exploités dans des textes à forte dimension sociologique, s'exposent par le biais de vies banales de femmes particulièrement attentives à la précarité et à la fragilité d'autrui, participant à une éthique du *care* qui s'exprime dans les méandres des affects, des rapports à l'amitié et à l'amour, dilués entre proximité et distance, aide et rivalité.

En faisant dialoguer les différents romans, Maria Graciete Besse nous invite à pénétrer dans l'intimité des femmes, généralement soumises à la loi patriarcale et réduites à des « *corps dociles* » (p. 157) aliénés dans un univers dominé par la violence physique ou symbolique. D'autres femmes, embrassant une parole ou un « *regard qui sauve* » (p. 141), s'affirment pleinement comme sujets de leur émancipation, maîtresses de leur corps, de leurs actions, de leurs désirs, défiant les pouvoirs régulateurs et asservissants.

Dans la poursuite de sa réflexion et s'appuyant, entre autres, sur les écrits de Benjamin, Agamben et Foucault, Maria Graciete Besse s'intéresse à la responsabilité éthique face à la violence du monde et examine les empreintes du pouvoir et les marques de la violence qui participent à l'avènement d'une « poétique de l'inquiétude » (p. 116) liant inextricablement l'ensemble des récits. Elle souligne l'engagement de l'écrivaine particulièrement attentive à « la rumeur du monde » (p. 116), n'hésitant pas à dénoncer les pires atrocités qui entachent les paysages de la contemporanéité.

Finalement, dans la dernière partie dominée par l'attention portée à la précarité humaine, Maria Graciete Besse analyse l'intérêt de la romancière pour la question des valeurs qu'elle interroge, dévoilant différents comportements sociaux dans un monde miné par le leurre, l'avidité, le narcissisme et la force du paraître. Par ailleurs, comme elle le décrit amplement, c'est à la corruption et aux activités criminelles et mafieuses que la romancière s'attaque dans certains récits, révélant les dysfonctionnements d'une société dominée par la perte des valeurs, où le désordre et le mal s'installent impunément. C'est entre la perte des illusions (de la jeunesse ou de la Révolution) et les rêves teintés d'espoirs que se construisent de nombreux romans de Lídia Jorge, fondés entre mémoire et oubli, entre la survivance et l'effondrement de la trace dans l'épaisseur d'un « *temps incorporé* » (p. 222) qui laisse entrevoir « la cruauté des relations humaines et la dissolution inexorable de toutes les utopies » (p. 235).

En nous offrant ce livre qui pénètre avec une grande sensibilité dans la « demeure fragile » de Lídia Jorge, Maria Graciete Besse nous invite à aiguiser notre « *perception agissante* » (p. 21) face à complexité labyrinthique de la société. Cet ouvrage constitue ainsi une très riche contribution à la connaissance ou la reconnaissance de l'œuvre de cette écrivaine contemporaine qui se définit comme « chroniqueuse du temps qui passe » (p. 251), une œuvre à la fois multiple dans ses variations et unique dans sa matrice, nourrie par la matière qui compose le *sol du monde*.